

## De Laclos à Müller

Michèle Fabien

Les Champs-Élysées, le 30 août 1983.

Monsieur,

Vous l'avouerez-vous d'emblée?... et sans ambages?... Oui, je vous l'avouerais puisque j'ai entrepris de vous écrire, et que ce n'est pas par esprit de mondanité, puisque d'où je parle maintenant, ce genre de mode de relation n'est vraiment plus de mise! Je vous avouerais donc que ce n'est pas sans appréhension que j'ai ouvert votre volume intitulé **La mission** à la page où commençait votre pièce **Quartett** -il m'était revenu en effet que c'était sous ce titre-là que votre écrit devait me concerner en premier- et je vous avouerais aussi que ce n'est pas sans trouble que j'ai lu cette pièce où vous me faites l'honneur de considérer les personnages que j'ai inventés comme assez connus pour faire l'objet de ce que, si mes informations sont exactes, vous appelez aujourd'hui en votre jargon de théâtre, une «réécriture» des classiques.

Ce serait de ma part courtoisie affectée et fausse modestie de prétendre que j'attendais cette opération, que j'en attendais quelque chose, que j'en espérais quoi que ce soit. Au vrai, et pour ne rien vous cacher -que gagnerais-je ici et maintenant à vous mentir ou à détourner quelque part de vérité?-, au vrai, dis-je, je pensais avoir tiré de mes personnages tout le parti qu'il y avait à en tirer, je croyais les avoir peints au plus profond de leur âme, dans le dernier détour de leur pensée, je pensais leur avoir fait dire -ou écrire- tout ce qu'il fallait qu'ils disent, -ou écrivent- pour jouir au maximum des abominables récits qu'ils se faisaient des manœuvres infâmes inventées par leurs imaginations perverses. J'ajouterai que les différentes adaptations, réécritures, mises en scène, mises en films -appelez cela comme vous voudrez- dont j'ai pu avoir connaissance -et je crois bien avoir été au courant de l'essentiel- n'ont fait que confirmer cette intuition que j'ai eue quand j'ai mis le point final à mes **Liaisons dangereuses**, et que cette intuition est devenue une opinion, ma foi, assez solide, et qui n'a cessé de se renforcer au fil des ans, puis des siècles, au fil aussi de la publication de certains commentaires auxquels j'ai bien dû reconnaître le mérite d'avoir su, parfois, mettre au jour au-delà du livre et de l'histoire, des intentions qu'au début je ne voulais sans doute pas me reconnaître à moi-même.

Enfin, et pour en finir sur ce point qui pourrait, au vivant que vous êtes, apparaître comme un auto-panégyrique d'un goût douteux, mais qui, quand on est mort depuis si longtemps, est vécu seulement comme la reconnaissance, dans l'évidence, de faits qui sautent aux yeux de qui suit la fortune (ou parfois les infortunes) de son livre, je vous dirai encore, Monsieur, que sans doute, l'appréhension majeure venait de ce que, et cela, croyez mon expérience, je le sais et je le sens au plus profond de ce qui reste de mon être, l'indication «Théâtre» aurait suffi à elle seule à ce que je n'ouvre pas votre brochure. Car, Monsieur, j'ai écrit un roman *par lettres*, un roman dans lequel les personnages s'écrivent, donc ne se voient pas, parlent de se voir, mais ne se rencontrent pas, et cette forme-là de récit m'importait beaucoup, tant, que toute tentative de mettre ensemble, physiquement dans un même espace -et au théâtre, c'est encore plus inévitable qu'au cinéma... encore que les cinéastes soient souvent tombés dans cette erreur monumentale- toute tentative, donc, de les mettre ensemble, était, dans mon esprit, vouée à l'échec, et dans mon corps, aux gémonies.

Eussiez-vous été un inconnu, Monsieur, sans doute n'aurais-je pas ouvert votre livre : trop de déceptions amènent à des sentiments qui se situent entre le cynisme et l'indifférence. Comprenez-moi, toutes ces adaptations, modernisations, actualisations témoignaient tellement que leurs auteurs ignoraient ce que parler veut dire et confondaient, justement, parler et vouloir dire... Mais il y avait, de vous, Monsieur, deux ou trois choses que je savais !

Vous êtes allemand, Monsieur, né au sein d'une grande terre de folie et de violence, vous êtes homme de théâtre, « dramaturge », à vos débuts, dans le nouveau sens que l'on a donné à ce terme, vous vous situez donc à l'endroit même de l'écart (à mon sens irréductible) de ce qui se dit et de ce qui dans, derrière ou à côté de ce qui se dit, se montre. Puis vous êtes devenu metteur en scène, donc, vous vous êtes confronté à la réalité, sur le plateau, de l'image et de l'acte, de l'acte aussi, sans doute de parole; et ma foi, comme écrivain, je savais que vous vous étiez colleté avec des œuvres fort importantes, faisant revivre des personnages aussi célèbres que Hamlet, Prométhée, Hercule, ou Horace, ce qui me donnait l'impression, a priori favorable que, comme moi, vous étiez sensible à la différence qu'il y a entre le pouvoir évocateur des mots et celui de l'image, et puis, il me plaisait assez de figurer dans la galerie des écrivains à partir desquels vous avez travaillé, mes personnages devaient s'y sentir en fort bonne compagnie. Tout cela pour vous expliquer ce qui m'a fait passer outre mes appréhensions, et ouvrir votre brochure avec, finalement, le sentiment que cette fois, je devais trouver un interlocuteur.

Sans plus tarder, je vous le déclare tout net : bien m'en a pris. Et ce long préambule devrait vous faire savoir que ce que je vous en dis n'est pas vanité d'auteur qui a eu l'heur de plaire à un autre; cher ami, je vous le redis, c'est vous qui m'avez plu. Vous raconter pourquoi, c'est entamer un autre chapitre dont vous n'avez peut-être que faire - si j'en juge par la réaction que j'aurais eue moi, à votre âge, que j'ai eue moi, lorsque j'ai écrit le mot fin au bas de la dernière page de mon roman. Mais vous laisserez radoter encore un peu un vieux monsieur mort depuis si longtemps qu'il ne lui arrive presque plus jamais rien ... j'allais dire dans la vie... il y a des façons de parler dont même ici, on ne se défait pas !

Et tout d'abord, vous n'avez pas, comme tant d'autres, fait une « adaptation moderne » de mon roman. Je ne vous dirai pas à quel point je vous en sais gré, vous devez le savoir. Je ne vous dirai pas non plus combien j'ai souffert, parfois, de voir la marquise de Merteuil dans un salon bourgeois, avec ce que cela comporte de quotidien banal et anecdotique, cela aussi, vous devez le savoir. J'ai même vu, une fois, un personnage représentant la présidente de Tourvel, qui mourait d'une pneumonie (probablement) parce qu'elle avait pris froid en attendant sous la pluie le Valmont de cette histoire ! Certes, vos audaces langagières sont de votre temps, mais cela ne me choque pas, au contraire, aujourd'hui, je pourrais par exemple vous dire que votre texte m'a mis « sur le cul »... J'ai joué avec le langage de mon siècle, vous le faites avec celui du vôtre; ce n'est pas ravalier une vieille façade, c'est la faire vivre, ce qui est fort différent, et le vieux monsieur vous dit merci de ne pas essayer de le faire passer pour une vieille baderne.

Or donc, vous avez le culot de mettre ensemble mes personnages et de faire en sorte qu'ils se parlent l'un à l'autre, et directement... mais, et c'est là, Monsieur, où je vous tire mon chapeau, vous ne faites pas une adaptation de mon roman. Car, respectant la chronologie, l'histoire, la vraie, la vôtre autant que la mienne, vous tenez compte dans votre pièce de ce que mon roman existe, vous l'avez lu, vous n'en faites

pas fi, vos personnages viennent à la suite et non à la place des miens. Vous postulez que la mort de Valmont et la maladie de Merteuil sont, de ma part, artifices romanesques destinés à sacrifier à une morale aux formes de laquelle, il était de bon ton, à mon époque de se soumettre -je dis bien «aux formes»!- Et vous n'en tenez que fort peu compte, vous insérez votre histoire avant ma fin, laquelle, par conséquent, se modifie... relativement!

Par contre, il me semble que les lettres importantes, vous les avez bien lues, et notamment celle-ci, de la marquise, dont je voudrais ici vous citer un extrait, non pour vous, bien sûr, mais pour moi-même, parce que c'est un aspect de la Merteuil que j'aime, qui est trop souvent oublié, mais auquel, selon moi, votre pièce donne un superbe écho :

*«Dans le temps que nous nous aimions, car je crois que c'était de l'amour, j'étais heureuse; et vous, vicomte?... Mais pourquoi s'occuper encore d'un bonheur qui ne peut revenir? Non, quoi que vous en disiez, c'est un retour impossible. D'abord j'exigerais de vous des sacrifices que sûrement vous ne voudriez pas me faire, et qu'il se peut bien que je ne mérite pas; et puis, comment vous fixer?»*

Cher Heiner Müller, si mon roman vous nourrit, c'est ce passage qui, selon moi, vous impulse, car ce retour impossible, vous le leur faites accomplir, à mes personnages et de ces sacrifices, vous montrez qu'il n'y en a qu'un : la vie, parce que, fixer la vie, c'est mourir. Voyez-vous, moi, je n'ai pas osé le penser, qui ai mis le mot «sacrifice» au pluriel, et qui ai attribué au verbe «fixer» un objet direct : la personne vivante et entière de Valmont («vous»)... il me semble, que ce que votre marquise veut fixer, et votre Valmont le veut aussi, c'est le désir; la nuance est importante. Ce retour n'est donc possible qu'à condition d'être impossible, ma marquise le pressentait, la vôtre, aujourd'hui le démontre en l'accomplissant. Mes personnages ne pouvaient donc pas être ensemble dans le même espace, j'avais raison de le penser, vous avez tout autant raison de le montrer.

J'ai pris comme un hommage personnel le fait que vous n'avez pas inventé à mes personnages une histoire autre que celle que je leur avais donnée; ce que vous avez écrit ne pourrait en aucun cas s'intituler *Les nouvelles aventures de la Marquise de Merteuil et du Vicomte de Valmont*. J'en rends grâce au ciel, enfin... à moi de n'avoir pas prêté le flanc à cette chose horrible, à vous de l'avoir compris : Merteuil et Valmont sont allés si loin dans le crime, que cela ne peut que se refaire et se refaire encore, c'est une aventure unique qui les marque à tout jamais, alors, naturellement, sous votre plume et sous, j'espère, le regard d'un metteur en scène, quand ils sont ensemble et qu'ils sont seuls, ce qu'ils rejouent encore, c'est la petite Volanges, c'est madame de Tourvel. Rien d'autre ne peut exister.

En lisant votre pièce pour la première fois, je me suis senti choqué de constater avec quelle légèreté -je parlais même d'un manque total de subtilité de votre part- vous faisiez mourir Cécile Volanges et la présidente de Tourvel de la main même de Valmont (je parle des deux morts rapportées, et non de celle qu'à la fin de la pièce Valmont offre à Merteuil). Tout de même, me disais-je, je n'avais pas, moi, fait de Valmont un véritable meurtrier, j'avais laissé se dévoiler un autre coin de son âme, moins noir, et dans lequel il y avait une place pour quelque chose qui ressemblât à de l'amour. Mon but n'était pas de le dégager de toute responsabilité, mais j'avais indiqué cependant qu'il était impossible au roué qu'il était, d'imaginer une pureté telle que celle de Madame de Tourvel, un chagrin si intense, si peu «civilisé», un corps si peu rompu aux règles

de la mondanité, si peu maîtrisé par l'esprit, qu'il s'abandonnait à la mort entière et véritable alors qu'il ne s'agissait que de la mort d'un amour. Mon propos n'était pas, je le répète, d'humaniser Valmont, mais de montrer la catastrophe que ça produit de vouloir mettre ensemble deux mondes qui n'ont rien de commun, celui, en gros, de l'innocence et d'une forme de spontanéité, et celui du raffinement libertin, de la maîtrise, bref, de l'hyper-intelligence, comme vous dites aujourd'hui, il y a, selon moi, des fossés qui sont infranchissables, des différences irréductibles au point qu'elles mènent à la mort. Malgré les apparences, l'Histoire, dont j'ai continué jusqu'ici à prendre connaissance, ne m'a pas démenti; les fossés et les barrières se sont déplacés, voilà tout.

A cela vous me rétorquerez que tel n'était pas votre propos, qu'au contraire, vous vouliez déplacer le mien, et en vous lisant une seconde fois (et même une troisième et une quatrième, car les générations d'aujourd'hui n'ont plus la limpide clarté que le public exigeait de nous -que nous exigions de nous-mêmes aussi...- je ne le regrette pas, mais je le constate aux difficultés que j'ai parfois à suivre les intrigues; passons, je ne veux pas jouer le *laudator temporis acti*, d'ailleurs, je vous avouerai que je prends souvent du plaisir à n'être pas repu d'une première lecture et à retourner y aller voir, ne fût-ce que pour constater que je n'ai pas encore tout éclairci. Je me joue ainsi des gageures avec l'œuvre, et il arrive que malgré mon grand âge, je me sente à la hauteur!... et puis, il faut bien dire que la facilité risque parfois d'être trompeuse... quand on croit trop vite qu'on a tout compris... mais je ne suis pas ici pour vous raconter mes manières de vieux lecteur). Je reprends donc, pour vous livrer en toute amitié, les conclusions auxquelles je suis arrivé, et vous faire part d'une certaine stupéfaction que j'ai ressentie à constater qu'en fait, vous, vous n'aviez pas mis le fossé entre les personnes dissemblables, mais bien au contraire, entre personnes terriblement semblables; et quand je dis «terriblement», ce n'est pas pour sacrifier à la mode actuelle qui, je trouve, abuse des superlatifs -vous voyez, quand on en a besoin, il faut tout préciser-, mais parce que cette entente, cette connivence, cette ressemblance, qui va très loin, puisque ces personnages en arrivent à jouer, et fort bien, d'ailleurs, des personnes de l'autre sexe, cette gémellité est, à proprement parler, *terrible*.

Vous me direz que ma Merteuil à moi avait l'intelligence d'un homme, menait la stratégie d'un homme, séduisait comme un homme, et vous aurez raison; mais, dans mon roman, la marquise reste une femme et garde, devant le monde, un comportement de femme et une façade de *femme prude*; à l'homme seul, et elle le sait, il est permis d'afficher sa turpitude. Je vous concéderai d'ailleurs cette petite subtilité romanesque qui me plaît : je crois avoir été assez plaisamment ambigu là-dessus : elle se fait mettre au ban de la société au moment où elle ne sauve plus les apparences... coïncidence, comme si elle était punie non seulement de ses péchés, mais aussi d'avoir eu la maladresse de les laisser apparaître au grand jour. Mais naturellement, je n'ai pas insisté là-dessus, ne voulant pas être clair, parce que je préfère l'ambiguïté à la morale.

Pour en revenir à votre **Quartett**, vous comprendrez que j'aie quelque peine à imaginer une société où les rôles s'entremêleraient au point que la différence entre un homme et une femme ne serait plus que biologique. Mais c'est au «crime» de Valmont que je veux revenir, et j'ai fini par comprendre, à y réfléchir plus avant, que vous n'étiez pas moins subtil que moi, ce dont je vous félicite, puisque, bien entendu, les deux crimes ne sont pas *vrais*. Ils l'étaient dans le roman, mais vos personnages ont lu/vécu -autant que faire se peut dans la mesure où ce ne sont pas des personnes réelles!- cette histoire que je leur ai donnée, et dans

votre pièce, ils la rejouent... Mais ils sont seuls, maintenant -ont-ils entretemps fait le vide autour d'eux?- et veulent se voir, se regarder tels que peut-être ils n'ont jamais osé le faire et ils creusent au plus profond de leurs âmes et ils y découvrent, dévoilent, le secret que cachait peut-être le langage dans les lettres : le désir de meurtre... raconter que l'on fait l'amour, constater que cela débouche chaque fois sur la mort (ou le couvent...) et puis, même quand il n'y a plus personne à aimer, à tuer, se tuer soi-même, en considérant que c'est le comble de la masturbation... ultime cohérence! Ultime jouissance, aussi, comme si ces personnages devenus les vôtres refusaient que la mort fût seulement petite...

Encore une fois, cher Monsieur Müller, je vous considère vraiment comme un interlocuteur valable, d'autant que vous ne négligez pas d'évoquer, discrètement, mais quand même, le désir que chacun des deux sexes peut avoir, de temps en temps, d'être l'autre... et aussi les reproches que chacun des deux sexes peut faire au sien. C'est une chose que j'avais seulement suggérée, mais à laquelle je ne m'étais pas attardé.

Une des choses sur laquelle je m'interroge : j'ai ressenti que vos personnages avaient -sans vraiment le dire- comme une peur panique de la vie : cette haine du changement qui les habite, cette aspiration à l'amour non seulement des aveugles, mais des pierres, que Merteuil évoque au début de votre pièce, cette envie aussi de ne pas vieillir, d'arrêter le temps, même... tout cela me trouble. Mes personnages à moi n'avaient pas peur, au contraire, se fiant à leur intelligence (d'eux-mêmes et du monde qu'ils rendent -pour un temps- à leur merci), ils avançaient fièrement, ils avaient d'eux-mêmes une très haute image, monstrueuse, certes, mais ils savaient s'y conformer, le vicomte a même sacrifié son sentiment pour la présidente afin de ne pas décevoir la marquise sous le regard de laquelle il mène à la fois son intrigue avec la présidente et une sorte de façonnement de soi-même. Ils s'affrontent à la vie sans crainte et sans angoisse et s'ils se cassent les dents, c'est qu'ils sont des méchants, et qu'il y a quelque responsabilité morale pour un romancier à ne laisser filtrer que son admiration pour des personnages qui mettent de si grands talents au service de crimes aussi abominables.

C'est là, surtout, me semble-t-il, que vous déplacez le propos, vous le transformez, même, et je n'y retrouve pas mes créatures, j'en vois d'autres qui sortent de moi et qui ne sont plus moi, et vraiment, cela me trouble, au point que je vous le répète!

On dirait, à vous lire qu'il n'y a plus, d'un côté la maîtrise et de l'autre l'objet sur lequel on exerce son pouvoir, clairement séparés, serait-ce la maîtrise elle-même que vous mettez en question? On dirait aussi qu'il n'y a plus d'un côté la stratégie intelligente et raisonnée, avec son corollaire la victoire et de l'autre, la spontanéité naïve, instinctive, qui entraîne la chute... cela signifie-t-il que vous interrogez le bien-fondé même du savoir? On dirait, enfin, que pour vous, beaucoup de distinctions n'existent plus, et même que la vie et la mort ne seraient plus des états aussi nettement différenciés qu'on pourrait le penser... comment dire?... que la mort serait en germe dans la vie... que le but (au sens pleinement actif de ce mot, non la fin qui termine, mais le but à atteindre), l'objectif que s'assigne la vie serait la mort... quelque chose comme cela. Peut-on vraiment aller jusqu'à penser que c'est la vie qui tue? Remarquez, je n'ai rien contre le paradoxe, et moi-même, je me suis amusé en donnant à Madame de Tourvel-la-prude un comportement que ne désavouerait pas une rouée et qui d'ailleurs, j'espère que cela ne vous a pas échappé, suscite l'admiration de la Marquise de Merteuil. Mais de là à affirmer que tout peut se confondre, y compris la vie et la mort, il y a un pas que je me suis refusé à franchir avec vous.

Mes personnages à moi ne voulaient être maîtres que des personnes, d'eux-mêmes et de certains autres; les vôtres à ce qu'il me paraît veulent un pouvoir autrement gigantesque, un pouvoir total et absolu qui déborde le cadre d'une intrigue, et c'est comme si voulant maîtriser tout, ils ne maîtrisaient plus rien qu'un jeu de rôle dérisoire dans un théâtre vide... Curieuse chose... Alors, au bout du compte, sont-ils vraiment roués comme les miens ou naïfs comme Madame de Tourvel? Je sens que je n'arrive pas à décider de cela, et voilà que je me surprends à penser que c'est peut-être pour brouiller cette ultime piste que vous faites mourir Valmont sous les traits de Madame de Tourvel...

Mais il faut que je cesse de penser cela, le tournis que cela me donne convient peu à mon état. Et puis, ne voulant vous écrire qu'un mot de mon admiration, voilà que je me suis mis à faire un roman alors que c'est à vous de les faire à présent.

Adieu, Monsieur, je suis jusqu'à la prochaine occasion, votre

*Choderlos de Laclos*